

Recherches sociographiques



Robert MAJOR, *Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*

Gabriel Dussault

Volume 36, numéro 1, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056928ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056928ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dussault, G. (1995). Compte rendu de [Robert MAJOR, *Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*]. *Recherches sociographiques*, 36(1), 150–152. <https://doi.org/10.7202/056928ar>

leur carrière d'enseignante ou d'interprète. Ces femmes qui ont osé s'aventurer sur des fiefs de tout temps masculins, ont préparé le terrain aux « revendicatrices du temps des ruptures ». Dans ce chapitre consacré aux années 1960-1980, Marie-Thérèse Lefebvre décrit avec humour un contexte social résolument bouleversé par les femmes et explique le cheminement de cinq créatrices dont les œuvres ont profondément influencé la pensée musicale québécoise : la regrettée Micheline Coulombe Saint-Marcoux, Marcelle Deschênes, Anne Lauber, Gisèle Ricard et Ginette Bellavance.

Marquée par le référendum et un environnement politique perturbé, la génération des années 1980 réagit en explorant diverses avenues : rock progressif (Roxanne Turcotte), musique de film (Caroline Dupré), multidisciplinarité (Ginette Bertrand, Michelle Boudreau), classicisme (Nicole Carignan, Isabelle Marcoux) et en s'engageant courageusement dans des voies nouvelles (Sylvaine Martin et Isabelle Panneton). « Le monde nous appartient » semble proclamer ces jeunes créatrices fortes de l'héritage de celles qui les ont précédées.

Succinct, mais bien documenté et complété de notes, d'une bibliographie et d'annexes fort intéressantes (texte de Gisèle RICARD, répertoire des œuvres d'Anne Lauber et de Micheline Coulombe Saint-Marcoux), le livre de Marie-Thérèse Lefebvre mérite une suite. Le voile vient d'être soulevé sur un terrain dont la richesse n'est pas que promesse.

Hélène PAUL

*Département de musique,
Université du Québec à Montréal.*

Robert MAJOR, *Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 339 p.

Dans ce livre tout à fait remarquable, l'auteur, professeur de lettres à l'Université d'Ottawa, nous invite à une relecture attentive du célèbre roman *Jean Rivard* d'Antoine GÉRIN-LAJOIE. Écrite dans les années 1860, cette œuvre importante a fait, historiquement, l'objet d'évaluations et même d'interprétations contradictoires. Une longue tradition notamment a voulu voir dans ce roman à thèse, pour l'en louer ou l'en vilipender, l'illustration d'une idéologie de cramponnement au passé et à la terre, un monument, en somme, du fameux « agriculturisme »... Major s'inscrit en faux contre pareille lecture. Si, en effet, *Jean Rivard* est indiscutablement porteur du projet de la *colonisation*, omniprésent à l'époque, il n'est pas « véhicule d'une idéologie du *statu quo*, du "petit pain" », condamnant à être « colonisé » (p. 16). Bien au contraire. Il représenterait un *success story* d'une « profonde américanité », « une utopie [...] typiquement américaine » (p. 16-17).

Pour étayer cette lecture, Major commence par retracer patiemment la « très grande fascination » de Gérin-Lajoie « pour les États-Unis d'Amérique et pour le type anglo-saxon » (p. 24), dont témoignent ses voyages et que permettent de mieux comprendre les attitudes de proches, comme son maître, l'abbé Ferland, et son beau-père, Étienne Parent. En pareil contexte, quoi d'étonnant à ce que le « modèle à suivre » de son roman soit « tout pétri de valeurs anglaises : individualisme, pragmatisme, ténacité » (p. 54)?

L'examen du « paratexte » et de l'intrigue (chap. II) vient confirmer cette vision : ne sommes-nous pas en présence d'un héros dont la « préoccupation majeure » est « de s'enrichir » (p. 93), d'un être foncièrement calculateur qui, sans pour autant devenir « un loup

pour ses semblables» (p. 111), «semble [...] une incarnation magistrale de l'esprit capitaliste» (p. 97)?

Mais Rivard ne se livre-t-il pas «à une entreprise de colonisation» (p. 118)? Et qui dit colonisation ne dit-il pas mise en œuvre de quelque mystique agraire? «La conclusion qui s'impose, affirme l'auteur au chapitre III, est que l'agriculture, dans cette œuvre,» plutôt que de refléter une idéologie agriculturiste, «a la place qu'il était normal de lui accorder dans la conjoncture» (p. 139). Jean Rivard: ni «terrien» (p. 129), ni «homme de tradition», mais «homme de changement et de conquête» (p. 142). Si l'agriculturisme se loge quelque part, c'est dans le discours récupérateur sur l'œuvre qui se serait élaboré au début du siècle et en aurait détourné le message ... ainsi que chez les critiques récents qui ont repris étonnamment «à leur compte cette lecture idéologique» (p. 143).

L'«intertextualité» offre un nouvel éclairage permettant d'approfondir le sens du roman.

Dans un premier temps, l'examen des «lectures de Jean Rivard» (chap. IV) révèle notamment que sa bibliothèque «signifie globalement le pragmatisme du protagoniste, c'est-à-dire sa volonté de réussir ce qu'il entreprend en accumulant des guides efficaces d'action». Notant que quatre livres y «occupent une place particulière» (p. 155-156), Major s'attarde spécialement à dégager ici la signification de ses *Robinson Crusôé* et *Napoléon*, les seuls «amis» pleinement assumés de Jean Rivard et les seuls «équivalents [...] valables de son destin» (p. 160). Non seulement le premier est-il «école d'héroïsme» en tant que «récit de voyage» (p. 163), et son héros présente-t-il de nombreuses analogies avec celui de Gérin-Lajoie, mais encore véhiculerait-il l'idéologie «du capitalisme naissant et de ses normes de comportement, en laquelle» Jean Rivard «se reconnaît totalement» (p. 178). Quant à Napoléon, «l'analogie le plus constant du protagoniste» (p. 180), sa présence évoque naturellement une colonisation comprise comme conquête plutôt que repli; mais la figure de celui que R.W. EMERSON percevait comme «le "prophète" du capitalisme» (p. 199) serait aussi, notamment, porteuse d'«une valorisation triomphaliste de l'individu et de la réussite personnelle» à l'américaine (p. 197).

S'agissant toujours d'«intertextualité», Major montre ensuite (chap. V) que dans le «contexte d'un XIX^e siècle utopisant et d'une Amérique terre d'utopie» (p. 217) — l'utopie étant caractérisée comme conjonction «de la critique, du raisonnement et du rêve» — *Jean Rivard* est «récit utopique» (p. 227) où «sont nombreux et constants» «les lieux communs de la réflexion utopique»: il représente une «utopie profondément américaine [...] par sa parenté étroite avec les œuvres marquantes du XIX^e siècle américain et [...] par son pragmatisme terre-à-terre» (p. 251), cependant «au service de l'actualisation d'un rêve québécois» (p. 253).

Un dernier chapitre vise à «en finir» avec l'idée que cette œuvre est «profondément réactionnaire», rêve en somme «d'une société féodale et théocratique, isolée d'une Amérique capitaliste», «rêve réactionnaire et élitiste» (p. 267-269), alors que ce roman est plutôt celui d'un «ordre libéral et du capitalisme naissant» (p. 281).

Ce trop bref survol ne saurait rendre vraiment justice aux nombreuses qualités de l'étude: solidité de la documentation et ampleur de l'érudition (dont témoignent d'ailleurs les notes et la copieuse bibliographie), minutie et finesse des analyses, rigueur de l'argumentation, souci de l'infime détail et attention aux ensembles, prudence dans l'interprétation et mise en place implacable d'une *preuve* globalement convaincante, élégance et clarté de la langue et recours à un jargon minimal.

Ce n'est pas dire, bien sûr, que le livre ne soulève aucune question ou n'appelle aucune critique. Ainsi, s'il y a effectivement eu *détournement* du sens du roman, on aimerait bien qu'une enquête aussi méticuleuse que celle dont l'œuvre elle-même fait ici l'objet nous apprenne exactement quand, par qui (Camille ROY?), comment, et surtout pourquoi. De même, si le roman est aussi manifestement un *success story* à l'américaine, comment l'historien *américain* Mason WADE a-t-il pu être aveugle à cette dimension au point d'écrire (comme Major le sait très bien puisqu'il cite le passage à la page 268): «*Jean Rivard* demeure une lecture indispensable encore aujourd'hui pour ceux qui veulent comprendre la mentalité canadienne-française, avec sa méfiance à l'égard de la civilisation urbaine industrielle du reste du continent [...]»? Dans un autre ordre d'idées enfin, comme l'intérêt pour une telle étude me paraît dépasser de beaucoup le cercle des critiques, il me semble qu'il eût été utile d'expliquer brièvement la signification de quelques notions plus particulièrement hermétiques comme: «mise en abyme», «diégèse», «intradiciégétique»...

Cela n'enlève rien aux mérites de l'ouvrage qui rendent ses enseignements dignes de notre plus grande attention. Parmi ses leçons qui débordent, et largement, l'étude de cas en cause ici, j'en retiens deux.

En premier lieu, le travail vient fortement ébranler une fois de plus, mais à partir d'un angle d'attaque nouveau, la thèse encore trop répandue (notamment lorsqu'il est question de colonisation) selon laquelle les élites canadiennes-françaises de jadis auraient été incurablement victimes du célèbre *agriculturisme*, avec toutes ses connotations de conservatisme, passéisme, obscurantisme, refus de la modernité, repli frileux sur soi. «Se peut-il, demande Major, que nos aïeux aient été moins bêtes que nos idéologues contemporains ne l'affirment? [...] Il devrait pourtant y avoir des limites à cette affligeante complaisance à dénigrer nos aïeux, surtout lorsqu'ils ont fait œuvre remarquable» (p. 290). Combien faudra-t-il encore de *relectures* de cas comme ceux des GÉRIN-LAJOIE, LABELLE ou RAMEAU DE SAINT-PÈRE pour que l'on cesse d'y voir des anomalies quelque peu dérangeantes et que l'on se résolve à remettre enfin en cause un paradigme de plus en plus discutabile, et à admettre que tout le dossier est à réexaminer à nouveaux frais?

En second lieu, la mise en lumière de l'américanité de *Jean Rivard* vient nous rappeler fort opportunément que «l'Amérique est partie prenante de l'identité québécoise» (p. 3), à un point tel que ce n'est pas seulement le divertissement dit «populaire» mais même la culture savante d'ici (et dans certaines de ses manifestations les mieux «enracinées» en apparence) qui aurait été perméable aux influences d'outre-frontière. Ce rappel ne nous invite-t-il pas, d'une part, à prospecter de plus près un filon de notre histoire peut-être plus important qu'on ne l'estime généralement (l'américanité de la culture des élites), et, d'autre part, à relativiser les fameuses menaces que l'«invasion» culturelle étatsunienne ferait aujourd'hui peser sur notre culture?

Ce livre est de ceux que l'on aimerait rencontrer plus souvent. Sa lecture s'impose absolument, à mon avis, à tous ceux qui s'intéressent au destin de la culture québécoise, à son passé aussi bien qu'à son avenir. Souhaitons avec l'auteur que ce travail magistral puisse «aiguiller sur une relecture analogue d'autres œuvres de l'époque» (p. 284).

Gabriel DUSSAULT

Département de sociologie,
Université Laval.
